cineworx gmbh

Papicha

UN FILM DE MOUNIA MEDDOUR

Sortie le 16 octobre 2019 en Suisse romande
Sortie printemps 2020 en Suisse alémanique

Festival de Cannes 2019 - Un certain regard
Drame, France, Algeria, Belgium, Qatar, 2019, DCP, Couleur, 105 Min.
Langue: Français

CONTACT

Distribution
cineworx gmbh
info@cineworx.ch
+41 61 261 63 70
www.cineworx.ch

Presse
Eric Bouzigon
eric@filmsuite.net
+41 79 320 63 82

1. Synopsis

Alger, années 90. Nedjma, 18 ans, étudiante habitant la cité universitaire, rêve de devenir styliste. A la nuit tombée, elle se faufile à travers les mailles du grillage de sa résidence avec ses meilleures amies pour rejoindre la boîte de nuit où elle vend ses créations aux « papichas », jolies jeunes filles algéroises.
La situation politique et sociale du pays ne cesse de se dégrader. Refusant cette fatalité, Nedjma décide de se battre pour sa liberté en organisant un défilé de mode, bravant tous les interdits. « Papicha » raconte ainsi de manière très touchante l'histoire d'une jeune fille prête à totalement s'engager pour continuer à faire vivre sa passion et atteindre son rêve.

2. À propos de Mounia Meddour

Après des études de journalisme à la faculté d'Alger, Mounia Meddour obtient une Maîtrise en information et communication à Paris 8. En 2000 elle se forme au cinéma à La Fémis et à la production au Centre Européen de Formation à la Production de Films. Elle réalise plusieurs documentaires : Tikjda : la caravane des sciences, Particules élémentaires, La Cuisine en héritage. Son documentaire Cinéma algérien un nouveau souffle s'intéresse aux jeunes réalisateurs de sa génération qui ont vécu la « décennie noire ». Son court métrage Edwige a été sélectionné dans de nombreux festivals internationaux et a remporté plusieurs prix. Son premier long métrage Papicha réalisé en 2019 a obtenu le prix Sopadin du meilleur scénario et l'aide à l'écriture du CNC. Il est sélectionné au Festival de Cannes 2019, dans la section Un certain Regard.

Filmographie

2020	«HOURIA» (long métrage en production)
2019	«PAPICHA» (long métrage)
2012	«EDWIGE» (court métrage)
2011	«CINÉMA ALGÉRIEN UN NOUVEAU SOUFFLE» (documentaire)
2009	«LA CUISINE EN HÉRITAGE» (documentaire)

3. Entretien avec Mounia Meddour

Quel a été votre parcours avant Papicha ?

J'ai fait toute ma scolarité en Algérie, puis une année de fac de journalisme pendant laquelle j'habitais une cité universitaire très proche de celle du film. Au terme de cette année, alors que j'avais dix-sept ans, ma famille a décidé de quitter le pays. Les intellectuels étaient en première ligne. Mon père, lui-même cinéaste, avait subi des menaces, c'était le coeur de ce qu'on a appelé la « décennie noire ». Nous nous sommes installés en Seine-Saint-Denis où la mairie de Pantin avait facilité nos démarches et accueillait déjà beaucoup de familles d'artistes et d'intellectuels algériens. A mon arrivée en France, je me suis inscrite en Maîtrise d'information et communication,

puis je me suis orientée vers le cinéma documentaire. J'ai eu la chance de suivre un stage d'été à La Fémis, cofinancé par l'Institut français d'Alger. Tout en continuant à faire du documentaire, j'ai tourné un premier court métrage de fiction, Edwige. Ensuite est né le projet de Papicha.

Papicha est donc un film autobiographique ?

En partie. Tout ce que vivent les filles dans la cité universitaire, c'était bien le quotidien d'étudiantes algéroises à la fin des années 90. Y compris le mien. Avec l'intégrisme montant, l'oppression tout autour. Mais l'attentat dans la cité universitaire est un ressort dramatique de fiction. Comme la passion de Nedjma pour la mode qui prend une dimension symbolique : ce que les islamistes voulaient, à cette époque-là, c'était cacher le corps des femmes. Pour moi, la mode, qui dévoile et embellit les corps, constitue une résistance aux foulards noirs. Au cinéma, ce que j'aime en tant que spectatrice c'est m'identifier à des personnages, suivre leur trajectoire, leurs aventures. J'aime voir comment des personnages affrontent des obstacles et des drames pour devenir meilleurs. Le scénario s'est ainsi bâti autour de Nedjma. J'avais envie de raconter l'histoire de cette jeune femme, qui, à travers sa résistance nous embarque dans un grand voyage semé d'embûches nous faisant découvrir plusieurs facettes de la société algérienne, avec sa débrouille, son entraide, l'amitié, l'amour – et aussi les galères. En cela, la cité en est un peu un microcosme.

Comment s'est déroulée l'écriture ?

J'ai ce sujet en moi depuis longtemps, mais il m'a fallu du temps avant de m'y consacrer entièrement. J'ai eu besoin de recul, peut-être de faire le deuil de cette période. Il fallait aussi que je fasse mes armes : me former à l'écriture scénaristique, à la mise en scène, à la direction de comédiens, etc. Une fois que je me suis lancée, que j'ai choisi de transmettre cette expérience sous une forme fictionnelle, l'écriture a été instinctive et rapide, compulsive comme une dictée. Je voulais être fidèle aux détails, aux souvenirs, à la musique de cette époque. Il y a eu un travail approfondi sur la structure. On s'est posé la question de savoir jusqu'où on pouvait aller dans la violence. On a condensé, sur quelques semaines, une évolution qui a duré plusieurs années. Dans le film, il y a une gradation : des affiches à l'extérieur de la cité, puis des affiches à l'intérieur, puis jusque dans le réfectoire. Et ces femmes voilées qui s'introduisent dans la chambre des filles. Ces patrouilles de femmes en hidjab ont existé. Elles venaient régulièrement interrompre les cours.

Comment avez-vous conçu le personnage de Nedjma ?

Elle vient d'un milieu populaire. Beaucoup de filles travaillaient dur pour pouvoir vivre en cité universitaire. Pour étudier, bien sûr, mais aussi pour avoir un peu de liberté, s'éloigner du carcan familial, caractérisé par le père ou le frère. C'était un espace de liberté. Nedjma est une jeune femme combative, qui rêve de rester dans son pays. J'étais comme elle : quand on est jeune et

qu'on n'a pas conscience des opportunités qu'offre l'étranger, on n'a pas envie de partir. Le départ a été difficile pour moi, il s'est fait du jour au lendemain, c'était un déracinement.

Chez Nedjma, n'y a-t-il pas comme un déni de la menace qui monte ?

Tout à fait, c'est comme si elle avait des oeillères. Mais, même dans les moments difficiles que vivent certains pays, les gens continuent d'aller au travail, à l'école, ils continuent à s'amuser. La vie se poursuit malgré le danger. Après la mort de sa soeur Linda, la forte pulsion de vie de Nedjma se transforme en rage, qui la mène jusqu'au défilé. Nedjma n'est pas contre la religion. Elle combat les abus commis en son nom. Créer des robes est une manière de faire le deuil. Quand on est en deuil, on a besoin d'être dans l'action. Elle ne fait son deuil qu'en revenant sur la tombe de sa soeur. Ses larmes sont alors une façon d'accepter la disparition de sa oeur, de lâcher prise. Ce n'est qu'à ce moment-là que Nedjma retrouve la paix. Le personnage de Linda est un hommage aux centaines de journalistes et intellectuels qui ont été une cible privilégiée avant que la folie meurtrière ne menace la population toute entière. La mort, c'était notre quotidien. Beaucoup de gens autour de nous, des amis de ma famille et des proches, ont disparu.

Comment avez-vous imaginé les personnages des copines de Nedjma ?

Sa meilleure amie Wassila est plus fleur bleue qu'elle ne l'est. Elle croit en l'amour et sera d'ailleurs prisonnière d'un amour impossible. Kahina rêve de départ au Canada : c'est une période où Roch Voisine était la star des adolescentes ! Toutes les filles rêvaient de départs lointains. Et puis il y a Samira, la plus religieuse de toutes, qui est aussi l'élément déclencheur du défilé : c'est elle qui rappelle à chaque fois à Nedjma qu'il ne faut pas baisser les bras. Et finalement cela devient un acte fédérateur fort, toutes les filles contribuent à ce moment inédit de lâcher-prise. La cité universitaire était pour nous un lieu de liberté, on pouvait étudier mais aussi danser, écouter de la musique. Je n'ai que des souvenirs de joie de cette période. J'avais des oeillères, moi aussi !

Vous avez décidé de tourner en Algérie…

C'était naturel et primordial pour moi de tourner à Alger, c'est la ville qui m'a vue grandir. On a tourné les scènes de cité universitaire à Tipaza dans un complexe touristique construit par Fernand Pouillon : un lieu peu rénové, donc vide, dont on a pu redécorer le réfectoire et les chambres avec ma talentueuse chef décoratrice Chloé Cambournac. On a aussi tourné à Alger, notamment dans la casbah, quand Nedjma se fait gentiment suivre par un garçon qui la drague avec beaucoup d'imagination. C'est ce qu'on appelle en Algérie un « hittiste », du mot arabe qui désigne le mur, parce qu'ils passent leurs journées adossés aux murs des maisons. Tourner en Algérie me permettait aussi d'ajouter une véracité presque documentaire : dans le bus, par

exemple, quand j'ai vu arriver le receveur avec sa gestuelle singulière, ses pièces de monnaie qu'il faisait claquer entre ses doigts habiles et ses mains noircies, j'ai imaginé une scène autour de lui. J'aime fusionner la réalité et la fiction. Je voulais aussi le parler algérois qui est tellement vivant, créatif et souvent hilarant.

Ce mélange singulier d'arabe et de français ?

Ce qu'on appelle le « françarabe » : on prend un mot français et on « l'algérianise » et puis on mélange sans cesse les idiomes. Je voulais que le film ait ce rythme et cette richesse - car c'en est une ! -, et c'est une vraie spécificité algéroise. Je voulais ancrer le film dans une ville que je connais et que j'aime, avec sa douceur de vivre paradoxale. Papicha est ainsi un mot typiquement algérois, qui qualifie une jeune femme drôle, jolie, libérée.

Pour les autorités du cinéma algérien, le sujet posait-il un problème ?

Bien sûr que l'Algérie garde en mémoire le traumatisme de la décennie noire mais la population a besoin d'exorciser ce drame même vingt ans plus tard. À chaque fois que je discutais sur le tournage avec des gens, de l'équipe ou dans la rue, je sentais ce besoin vital de transmettre. En parler est crucial afin d'éviter de nouvelles dérives. Aujourd'hui, ce que la population algérienne dénonce, c'est la mauvaise gestion économique et sociale du pays. C'est pour ça que les gens sortent en masse et demandent du changement. On a tiré des leçons de cette histoire, il y a quand même eu 150 000 morts : les revendications ne sont plus religieuses. Les gens veulent simplement vivre mieux.

Vous avez décidé de filmer assez près des corps et des visages…

J'ai beaucoup travaillé en amont avec mon chef opérateur, Léo Lefèvre. Je voulais à la fois un film poétique et viscéral, immersif et organique. Je savais qu'on aurait un plan de travail très serré, cinq semaines de tournage, six jours sur sept. Il fallait déterminer précisément ce qu'on voulait tourner : un film sur la pulsion de vie à la mise en scène fiévreuse. Etre du point de vue de Nedjma, découvrir les autres personnages à travers elle, donc avoir cette caméra proche d'elle, qui épouse chacun de ses mouvements, lorsqu'elle coud, lorsqu'elle cherche, lorsqu'elle trouve…
Pour les scènes chorales, on avait un plan au sol avec les déplacements de chacune des filles. Il y a eu aussi un remarquable travail de montage avec Damien Keyeux. Je voulais un montage incisif et nerveux à l'image de la vitalité de notre héroïne Nedjma, qui incarne une jeunesse algérienne aux espoirs sacrifiés mais qui n'a jamais cédé à la peur.

D'où vient l'idée du défilé de haïks ?

L'idée est partie d'une nécessité économique : je me demandais ce que pourrait utiliser cette jeune femme qui n'a pas beaucoup de moyens pour créer une collection de vêtements. En Algérie, chaque femme a un haïk chez elle. Cette étoffe était, au-delà de sa fonction vestimentaire traditionnelle, le symbole de la résistance nationale algérienne contre la politique coloniale française.
A l'époque, les femmes cachaient les armes des combattants dans ce voile et son utilisation me semblait intéressante, symboliquement, pour montrer que la femme a toujours résisté au côtés de l'homme, pour combattre le colonialisme ou le terrorisme. Sa couleur était importante : le blanc représente la pureté et l'élégance de la femme algérienne. C'est la parfaite antithèse du noir obscur du niqab importé des pays du Golfe.

Comment avez-vous conçu les créations du défilé de Nedjma ?

Tout au long de la préparation, j'ai accumulé beaucoup de documentation : des références visuelles, des inspirations, des modèles de grands créateurs de mode, des choses simples à reproduire et à la portée d'une étudiante passionnée de stylisme. A partir de là notre chef costumière, Catherine Cosme, a fait un magnifique travail en créant une collection originale et singulière en utilisant le haïk.

Comment avez-vous choisi la jeune Lyna Khoudri, qui joue Nedjma ?

Au départ, je tenais absolument à ce que mon héroïne soit algérienne. Lorsque j'ai rencontré Lyna, j'ai toute de suite été happée par sa force et sa fragilité. J'aime cette alchimie. Il y a chez elle cette innocence et cette fougue mais aussi une rigueur formidable et une exigence de vérité. En discutant avec elle, j'ai découvert que son histoire personnelle était proche de la mienne. Son papa était journaliste et sa famille a dû fuir l'Algérie dans les années 90. Elle a dû tout reconstruire comme moi. Je n'aurais pas pu trouver une comédienne qui comprenne mieux le personnage de Nedjma. Avec Lyna on a échangé, préparé et répété, peaufiné les détails et les dialogues même sur le tournage. On a construit et déconstruit les réactions et les émotions de Nedjma en créant des paliers émotionnels qui ont été très utiles puisque nous avions tourné les séquences dans le désordre.

Et les autres filles ?

Le rôle le plus difficile à distribuer était celui de Wassila, il fallait quelqu'un d'extraverti, de naturel et qui parle la langue. Je ne trouvais personne. Et puis une directrice de casting algérienne nous a mis en contact avec cette jeune youtubeuse, Shirine Boutella, très intuitive qui a très bien saisi le personnage grâce à son intelligence et à sa soif d'apprendre. Kahina, Zahra Doumandji, celle qui

rêve de partir, est docteure en biologie dans la vraie vie. Sa sensualité joyeuse et innocente symbolise à la perfection les femmes algériennes. Et Samira, Amina Hilda Douaouda, est une comédienne extraordinaire, d'un naturel bluffant : c'est une slammeuse. Les autres comédiennes je les ai castées sur Instagram, sur YouTube, ou dans le stand-up.

4. Contexte historique

Ce qu'on a appelé la « guerre civile algérienne » ou la « décennie noire » est le conflit qui a opposé le gouvernement algérien à divers groupes islamistes armés à partir de 1991. On dénombrera à son terme plus de 150 000 morts, des dizaines de milliers d'exilés, un million de personnes déplacées.

Historiquement, ce conflit trouve sa source dans les difficultés économiques de la fin des années 80, liées à la chute du prix du pétrole – la principale ressource du pays. En octobre 1988 éclatent des émeutes qui réclament de meilleures conditions de vie et l'ouverture démocratique. Le gouvernement issu du parti unique de l'époque, le FLN y consent. Plusieurs partis se créent. En décembre 1991, le Front islamique du salut (FIS), est sur le point de l'emporter aux législatives. Son projet : instaurer un régime islamique.

Le pouvoir en place réagit en annulant le deuxième tour des législatives et en interdisant le FIS. Sur ses décombres nait le Mouvement islamique armé (MIA) qui donnera naissance au Groupe Islamique Armé (GIA) et à l'Armée islamique du salut (AIS). Assassinats, enlèvements, ces deux mouvements terrorisent la population civile – tout en se faisant aussi la guerre entre eux. La peur transforme en profondeur les moeurs de la société algérienne.

L'escalade de la violence trouve son apogée en 1997 avec les massacres perpétrés par le GIA à Raïs en août et à Bentalha, en septembre. Cette stratégie du massacre divise au sein même du GIA, dont certains membres iront fonder le Groupe salafiste pour la prédication et le combat (GSPC) qui deviendra le futur Al Qaïda au Maghreb Islamique (AQMI). La première élection à la présidence d'Abdelaziz Bouteflika, en 1999, marque la fin du conflit : des lois sont promulguées amnistiant aussi bien les combattants du GIA que les militaires ayant répondu à la violence par la violence. Bouteflika agitera longtemps le spectre de la guerre civile, s'auto-proclamant seul rempart au désordre en Algérie.

5. Liste artistique

Nedjma
Wassila
Samira
Kahuna
Linda

Lyna Khoudri
Shirine Boutella
Amira Hilda Douaouda
Zahra Doumandji
Meyrem Medjkane

6. Liste technique

Réalisation, scénario	Mouna Meddour
Image	Léo Lefevre
Montage	Damien Keyeux
Casting	Karine Malika Bouchama/Brahim Djaballah
Production	High sea production/Tayda film/The ink connection, Xavier Gens, Patrick André, Grégoire Gensollen, Belkacem Hadjadj, Mounia Meddour
Décors	Chloé Cambournac
Costumes	Catherine Cosme
Titre original	Papicha
Son	Guilhem Donzel
Distribution Suisse	cineworx
Ventes internationales	jour2fete